

## Chaire Européenne

M. Wolf LEPENIES, professeur

*1. Leçon inaugurale faite le vendredi 21 février 1992 : « La fin de l'utopie et le retour de la mélancolie. Regard sur les intellectuels d'un vieux continent »*

Dans ma leçon inaugurale, usant d'une rétrospective historique, je me suis appliqué à distinguer deux groupes d'intellectuels européens : d'un côté les « hommes de bonne conscience », et de l'autre « cette espèce qui se plaint » (P. Valéry). Avec toutes les réserves inhérentes à ce genre de classifications grossières, je proposerais de ranger les hommes de science sous la rubrique « hommes de bonne conscience », et les intellectuels d'orientation plutôt littéraire et herméneutique — les hommes de lettres — sous la rubrique « espèce qui se plaint ». L'histoire de la bonne conscience commence au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où la science au sens nouveau du terme, la « new mechanical philosophy », trouve son ancrage institutionnel dans les grandes académies européennes. Les causes de cet acte de naissance ne sont pas seulement de nature cognitive, elles sont aussi de nature sociale et politique : si les instances politiques soutiennent et encouragent la science nouvelle, c'est aussi parce que cette dernière a érigé en programme la prise de distance par rapport à la politique et l'abandon de toute finalité normative. Par là-même, l'homme de science en tant qu'individu se trouve déchargé de toute responsabilité quant aux conséquences de sa pratique, et la science en tant que telle s'en trouve desculpée. La « morale par provision » esquissée par Descartes dans son *Discours de la méthode* devient la norme de conduite absolue de l'homme de science.

A l'opposé, se trouvent les intellectuels qui, pour reprendre le mot de Paul Valéry, se considèrent comme les membres de l'« espèce qui se plaint » et qui

cultivent leur malaise face au monde sous la forme d'une attitude de mélancolie prenant rapidement les traits d'une déformation professionnelle. L'intellectuel, dans son insatisfaction, trouve refuge dans l'utopie. La tension entre mélancolie et utopie commande la politique de l'esprit — autre mot-clé de Paul Valéry — des intellectuels européens au même degré que les tensions (aux modalités spécifiques selon les différents pays européens) entre hommes de science et hommes de lettres.

## *II. Premier cycle de leçons : « La société »*

Lundi 24 février 1992 : « Pensée utopique et interdiction de la mélancolie ».

Mardi 25 février 1992 : « Les lieux de l'ennui ».

Mercredi 26 février 1992 : « Défense d'agir et danger de penser ».

Dans mon premier cycle de leçons, je me suis plus particulièrement intéressé à cette tension entre utopie et mélancolie. Je l'ai examinée dans différents domaines — science, littérature, politique —, dans différents pays — principalement en France, en Allemagne et en Angleterre —, ainsi que dans différentes disciplines — sociologie, psychologie, psychiatrie, etc. Ce faisant, j'ai mis en valeur le rôle déterminant de l'interdit de mélancolie des utopies et ses répercussions dans les idéologies totalitaires et la pratique des Etats totalitaires. Dans ce contexte, j'ai attaché enfin une importance particulière aux situations historiques dans lesquelles des hommes d'action dépouillés de toute liberté d'initiative ont été transformés en intellectuels malgré eux par la réflexion forcée.

## *III. Second cycle de leçons : « Les Intellectuels et la politique de l'esprit dans l'histoire européenne : la Nature »*

Jeudi 5 mars 1992 : « L'histoire naturelle et l'histoire de la nature : Au seuil de la modernité ».

Vendredi 6 mars 1992 : « Les mots et les choses : Buffon ».

Lundi 9 mars 1992 : « Les mots et les choses : Winckelmann ».

Jeudi 26 mars 1992 : « Au seuil de la science sociale : Georg Forster comme anthropologue et comme écrivain ».

Vendredi 27 mars 1992 : « Au seuil de la science sociale : Carl von Linné et la *Nemesis Divina* ».

Dans mon second cycle de leçons, je me suis penché sur une des périodes de mutation décisive de l'histoire de la pensée européenne : le tournant du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle où l'histoire naturelle se transforme en histoire de la nature. Cette mutation qui a été analysée précisément ici, au Collège de France, par Michel Foucault, de manière si approfondie et avec des conséquences si essentielles —, peut s'observer dans de multiples disciplines. Comme représentants de cette mutation, j'ai choisi deux « classiques » de l'histoire naturelle, Buffon et Linné, qu'on peut également décrire comme étant les deux pôles opposés du système de pensée de l'histoire naturelle —, ainsi que Winckelmann, le fondateur de l'histoire de l'art moderne, et, enfin, Georg Forster qu'on peut à bien des égards considérer comme un des fondateurs de l'anthropologie moderne. Ces quatre auteurs représentent un moment de cette mutation caractérisé en particulier par l'accentuation de la tension entre littérature et science : Buffon peut encore établir sa réputation sur le fait qu'il écrive si bien, mais il est en même temps le premier homme de science dont la réputation est menacée par le fait qu'il écrive trop bien. C'est alors qu'apparaît cette tension entre littérature et science qui donne sa marque à la modernité.

#### *IV. Troisième cycle de leçons : « La Chose littéraire et les sciences sociales »*

Judi 9 avril 1992 : « L'origine des sciences et la perte de la moralité ».

Vendredi 10 avril 1992 : « L'église des intellectuels au 19<sup>e</sup> siècle : Sainte-Beuve et d'autres ».

Judi 21 mai 1992 : « L'église des intellectuels au 20<sup>e</sup> siècle : Julien Benda, Karl Mannheim et d'autres ».

Vendredi 22 mai 1992 : « La trahison des clercs en Allemagne : Une si douce collaboration I (Le fascisme) ».

Judi 25 juin 1992 : « La trahison des clercs en Allemagne : Une si douce collaboration II (Le communisme) ».

Vendredi 26 juin 1992 : « L'Avenir : Les intellectuels d'un vieux continent et la fin de la domination européenne ».

Dans mon troisième et dernier cycle de leçons, je suis revenu sur cette tension entre littérature et science — m'attardant en particulier sur le cas de la sociologie, cette discipline singulière caractérisée par son hésitation constante entre orientation littéraire et orientation scientifique. Partant de là, j'ai essayé de décrire la profonde dé-sécularisation que l'on peut observer depuis le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui est une marque distinctive de l'intelligentsia moderne. Incontestablement en effet, les déceptions provoquées tant

par la Révolution Française que par l'industrialisation sont aussi à l'origine de l'idée d'un ordre laïque, d'une « clerisy » comme l'appelait S.T. Coleridge, rassemblant les intellectuels — aux conditions d'un ascétisme extérieur de leur mode d'existence rendant encore plus efficace leur action au sein du monde moderne. Cette conception est développée aussi bien par Coleridge, Carlyle et Matthew Arnold, que par Sainte-Beuve, comme si tous avaient faite leur cette devise de Spinoza selon laquelle tant qu'à être athée, il voulait au moins vivre comme un saint.

Les intellectuels modernes ne vivent pas comme des saints, mais ils revendiquent de plus en plus un rôle qui leur confère au sein de la société une place excentrique, mais de ce fait d'autant plus exceptionnelle. C'est là que se trouvent aussi bien les origines de l'élitaire et solitaire « cleric » de Julien Benda, que la conviction de Karl Mannheim sur les privilèges de connaissance conférés aux intellectuels par le fait qu'ils n'appartiennent à aucune classe sociale spécifique. La chute des intellectuels qui a trouvé son expression dans l'intensité terrifiante de leur collaboration avec les régimes totalitaires de notre siècle, a dans cette illusion une de ses raisons. Notre tâche aujourd'hui — et c'est là-dessus que je conclus mes leçons dans le cadre de la Chaire Européenne — est de réfléchir aux conditions et aux conséquences de l'euro-péanisation du monde, ainsi qu'au rôle des intellectuels européens en un temps où les responsabilités de l'Europe ne cessent de s'accroître, alors que sa domination touche à sa fin.

W.L.